

Il est peu d'hommes dont on se soit, depuis quelques années, plus occupé que de Beethoven. La plupart des recueils périodiques, des journaux même ont présenté des biographies de ce grand musicien; et malgré les inexactitudes, les contradictions, la diversité des jugemens, elles n'en attestent pas moins combien puissante est l'impression que l'apparition de cet immense génie a produite sur le siècle. Singulière destinée des grands hommes! Tant qu'ils restent sur la terre, il semble que leur présence dérobe aux yeux de leurs contemporains la profondeur de la trace que leurs pas y impriment; que la mort arrive, que l'homme disparaisse: les yeux plongent avec étonnement dans cette empreinte gigantesque, comme dans le lit d'un fleuve dont les eaux se seraient retirées.

Il y a une solennelle magie dans la mort. Qu'un homme vivant au milieu de nous, jeté dans ce tourbillon où nous nous heurtons, communique une nouvelle impulsion aux intelligences de son époque, peu s'en aperçoivent. Mais lorsque la mort fait sa place vide au milieu des hommes, alors cette impulsion se fait sentir à tous, à tel point que le mouvement ne semble avoir de force qu'autant que le moteur n'est plus. Alors, comme par enchantement, cette foule se trouve rassemblée autour d'une tombe, muette d'admiration et de douleur. Puis, sur cette tombe, elle voit s'élever une colonne lumineuse qui, se mettant à sa tête, la dirige sur la voie de ses destinées et lui montre de loin la *terre promise*, où doit la conduire un autre génie.

C'est ainsi que l'artiste est législateur et prophète. Sa mission est de mener au vrai par la route du beau. Il prêche le beau comme d'autres chantent le vrai.

Bien que Ludwig van Beethoven nous apparaisse généralement aujourd'hui comme un de ces pics élevés que le voyageur découvre en jetant un regard sur l'espace qu'il vient de parcourir, il est néanmoins encore peu connu. Otez à Beethoven sa symphonie, vous ôtez à l'artiste son auréole de lumière, au Dieu sa foudre. Il n'en est pas ainsi. Il règne à la fois dans toutes les rayons du royaume de l'harmonie. Avec *Fidelio*, il dispute le sceptre de l'opéra à Mozart, à Gluck, à Rossini, à Weber, à Spontini; dans le quatuor, dans la symphonie, dans la sonate surtout, il est maître. Je n'hésite pas à le dire: viendra un temps où ses sonates pour le piano, plus étonnantes comme conception que ses symphonies, dérouleront aux yeux de l'artiste, dans les profondeurs intimes de l'art, un monde musical aussi sublime que l'autre est gigantesque.

Trois degrés sont à remarquer dans la marche suivie par l'opinion publique dans ses jugemens sur Beethoven, car jamais il n'arrive que l'œuvre d'un homme extraordinaire soit appréciée *de piano*. Ces jugemens ont un cours et un développement analogue aux diverses périodes progressives et successives de l'artiste. Lorsqu'une merveilleuse exécution nous fit entendre pour la première fois les grandes compositions instrumentales de Beethoven, il ne fut pas admis sans contestation au rang des musiciens célèbres. Des aristarques clairvoyans analysèrent ses productions par *dièzes* et par *bémols*. On compta les mesures d'un *andante*; on calcula les dimensions d'un *scherzzo* [*scherzo*]; on appliqua enfin à

l'homme tout entier la toise ordinaire pour juger si ses proportions le rendaient digne d'entrer dans la milice de l'école et si l'on pouvait lui octroyer un grade et l'uniforme sur un brevet d'un professeur de fugue et de contrepoint.

Pendant que cette question se débattait gravement dans les conseils de l'Institut et du Conservatoire, voilà qu'un cri s'élève du sein de la foule artiste et proclame l'auteur des symphonies un grand poète. poète comme Byron, comme Goethe, comme Klopstock, comme Châteaubriand. Enfin, plus tard on en fait un de ces hommes-types dans le cerveau desquels viennent bouillonner, comme en une fournaise ardente, tous les élémens sociaux d'une époque, vaste foyer dans lequel les germes de l'époque suivante sont en fermentation. Le nom de Beethoven devient le titre d'un article d'une haute portée, publié dans un de nos premiers recueils littéraires, et où l'avenir de l'art est examiné dans un rapport parallèle à l'avenir des croyances sociales.

«Il y a, en Beethoven, dit cet article, deux choses indispensables aux grands artistes, génie et conviction. Il croit à sa mission, il croit à la parole et, dès sa jeunesse, il s'y conforme.... En vérité, c'est une chose étrange à l'époque où nous vivons que cette croyance à l'art dont Beethoven est un des plus frappans exemples. Aussi son œuvre est grande, sublime, complète; aussi rien n'a manqué à sa vie, rien, pas même l'envie de ses contemporains, pas même ces longues tristesses de l'âme, ces âpres tortures du corps que la divinité semble envoyer à l'artiste comme pour lui faire acheter bien cher le génie qu'elle lui donne.... Beethoven peut être regardé comme ayant créé la symphonie, cette symphonie sublime, colossale, épique, opéra et drame à la fois, hymne religieux et chant guerrier, grand tout par lequel le monde musical se résume.» Puis, l'auteur de l'article se fait cette question: «Et désormais quel doit être le sort de la musique? Où va cet art divin, celui de tous les arts qui agit le plus profondément sur les masses, le plus capable de les pousser au dévouement! Beethoven est la dernière voix religieuse; c'est un dernier son de l'orgue aux voutes de la cathédrale; le dogmatisme allemand s'éteint en lui. L'Italie, de son côté, poursuit son œuvre de sensualisme, œuvre commencée à Cimarosa, et dont le *crescendo rossinien* semble être la limite.»

Ici nous différons d'opinion avec le jeune écrivain pour ce qui a rapport à l'Allemagne. Il nous semble avoir méconnu dans Beethoven le don de prophétie dont il parle lui-même avec un sentiment si élevé. Non, Beethoven n'est pas la dernière voix religieuse qui s'éteint. Cette voix annonce, au contraire, une régénération de la croyance et de la foi: c'est celle qui évoque les morts du sépulcre pour les revêtir d'une jeunesse et d'une vie nouvelle. Cette voix n'est pas celle de Haydn ni même celle de Mozart, mais bien la voix qui, dans la *pastorale*, a chanté l'hymne de glorification de la nature à son créateur, qui, dans la symphonie avec chœur, a chanté le triomphe de l'esprit sur la matière; la même encore, qui, dans les sonates, a dit les angoisses de l'âme brisée en présence de Dieu ou raconté ses extases noyées dans l'infini.

Tel est à nos yeux Beethoven. Sa conscience d'artiste suppose une conviction; sa conviction une foi; sa foi une pensée de l'avenir. Cet homme fut pur parce qu'il fut croyant. Lisez plutôt le testament sublime de l'artiste que sa main traça, lorsque, séquestré de la société des hommes, par une surdité cruelle, ne pouvant communiquer avec ses semblables, si ce n'est par l'écriture, il sentait approcher sa fin. En transcrivant ici cette page toute empreinte de la résignation de Job, nous ne nous écartons pas du livre qui fait le sujet de cet article, puisque c'est ce livre qui nous a fait connaître le monument où sont déposées les dernières volontés du grand compositeur.

«— Hommes qui me croyez haineux, intraitable ou misantrope, et qui me représentez comme tel, combien vous me faites tort! Vous ignorez les raisons secrètes qui font que je vous parais ainsi. Dès mon enfance, j'étais porté de cœur et d'esprit au sentiment de la bienveillance; j'éprouvais même le besoin de faire de belles actions. Mais songez que depuis six années je souffre d'un mal terrible qu'aggravent d'ignorans médecins; que, bercé d'année en année par l'espoir d'une amélioration, j'en suis venu à la perspective d'être sans cesse sous l'influence d'un mal dont la guérison sera fort longue et peut-être impossible. Pensez que, né avec un tempéramment // 2 // ardent, impétueux, capable de sentir les agrémens de la société, j'ai été obligé de m'en séparer de bonne heure et de mener une vie solitaire. Si quelquefois je voulais oublier mon infirmité, oh! combien j'en étais durement puni par la triste et douloureuse épreuve de ma difficulté d'entendre. Et cependant il m'était impossible de dire aux hommes: *Parlez plus haut, criez: je suis sourd*. Comment me résoudre à avouer la faiblesse d'un sens qui aurait dû être, chez moi, plus complet que chez tout autre, d'un sens que j'ai possédé dans l'état de perfection, et d'une perfection telle qu'elle s'est rencontrée chez peu d'hommes de mon art. — Non, je ne le puis pas.

«Pardonnez-moi donc, si vous me voyez me retirer en arrière quand je voudrais me mêler parmi vous; mon malheur m'est d'autant plus pénible qu'il fait que l'on me méconnaît. Pour moi point de distraction dans la société des hommes, dans leur ingénieuse conversation; point d'épanchement mutuel: vivant presque entièrement seul, sans autres relations que celles qu'une impérieuse nécessité commande, semblable à un banni; toutes les fois que je m'approche du monde, une affreuse inquiétude s'empare de moi; je crains à tout instant d'y faire apercevoir mon état. Ainsi, dans les derniers six mois que j'ai passés à la campagne, mon habile médecin m'ayant recommandé de ménager mon ouïe le plus qu'il me serait possible, son ordonnance s'accordait avec ma disposition du moment.

»Pourtant, lorsqu'en dépit des motifs qui m'éloignaient de la société je m'y laissais entraîner, de quel chagrin j'étais saisi quand quelqu'un se trouvant à côté de moi entendait de loin une flûte, et que je n'entendais rien, quand il entendait chanter un pâtre, et que je n'entendais rien! j'en ressentais un désespoir si violent, que peu s'en fallait que je ne misse fin à ma vie!

»L'art seul m'a retenu; il me semblait impossible de quitter le monde avant d'avoir produit tout ce que je sentais devoir produire. C'est ainsi que je continuais cette vie misérable, ah! bien misérable, avec une organisation si nerveuse qu'un rien peut me faire passer de l'état le plus heureux à l'état le plus pénible.

»Patience! c'est le nom du guide que je dois prendre et que j'ai déjà pris: j'espère que ma résolution sera durable jusqu'à ce qu'il plaise aux Parques impitoyables de briser le fil de ma vie; peut-être éprouverai-je un mieux, peut-être non; n'importe, je suis résolu à souffrir. Devenir philosophe dès l'âge de vingt-huit ans, cela n'est pas facile, moins encore pour l'artiste que pour qui que ce soit. — Divinité! tu vois d'en haut mon cœur, tu le connais, tu sais qu'il ne respire que la philanthropie et le désir de faire du bien! Hommes! quand vous lirez ceci, pensez que vous avez eu des torts envers moi; et le malheureux, qu'il se console en trouvant un de ses pareils, qui, malgré les obstacles de la nature, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour être rangé parmi les hommes et les artistes distingués. Vous, mes frères, Charles et....., si au moment où j'aurai cessé d'être, le professeur Schmidt existe encore, priez-le, en mon nom, d'écrire ma maladie; et cette feuille que je trace ici, ajoutez-là à l'histoire de mes maux, pour que du moins, autant qu'il me sera possible, le monde, après ma mort, se réconcilie avec moi.

»Je vous nomme ici tous deux héritiers de ma petite fortune (si on peut l'appeler ainsi), partagez-la loyalement, aimez-vous bien et soyez-vous mutuellement en aide. Vous savez que depuis longtemps je vous ai pardonné le mal que vous m'avez fait. Toi, mon frère Charles, je te remercie particulièrement de l'attachement que tu m'as montré dans les derniers temps: je souhaite que vous meniez une vie moins triste que la mienne. Recommandez la vertu à vos enfans: c'est elle seule qui peut rendre heureux, non l'argent: je parle par expérience; c'est elle qui m'a soutenu dans mon malheur; c'est à elle, ainsi qu'à mon art, que je dois de n'avoir point fini mes jours par un suicide.

»Portez-vous bien et aimez-vous. Je remercie tous mes amis, et particulièrement le prince Lichnawsky [Lichnowsky] et le professeur Schmid. Je désire que les instrumens du prince L. soient conservés chez un de vous, et qu'il n'y ait pas de discussion entre vous pour cela. Dès que vous pourrez en faire un usage plus avantageux pour vous, vendez-les; je serai content si au-delà du tombeau, je puis encore vous être bon à quelque chose. Maintenant que le sort s'accomplisse! Je vais au devant de la mort avec joie: si elle arrivait avant que j'aie pu déployer toutes mes facultés d'artiste, ce serait trop tôt, malgré la rigueur de ma destinée, et je désire qu'elle vienne plus tard. Cependant, n'aurais-je pas encore sujet de me réjouir, puisqu'elle m'affranchirait d'une souffrance sans terme. Viens quand tu voudras, je vais au devant de toi hardiment. Portez-vous bien, et ne m'oubliez pas tout à fait après ma mort; j'ai mérité un souvenir de vous, en m'occupant toute ma vie de vous rendre heureux: soyez-le.»

Sur l'enveloppe:

— «Je prends donc congé de toi et tristement? Oui, la douce espérance que j'avais apportée ici de guérir, au moins jusqu'à un certain point, elle me quitte maintenant tout-à-fait; comme les feuilles d'automne tombent flétries, ainsi l'espérance s'est détachée de moi. Je m'en vais d'ici presque comme je suis venu, et même la bonne humeur qui si souvent m'animait dans les beaux jours de l'été, elle s'est évanouie. — O Providence! fais luire pour moi un seul jour de joie; depuis si long-temps l'écho intérieur de la joie véritable m'est étranger. O divinité! quand pourrai-je la goûter de nouveau dans le temps de la nature et des hommes? — Jamais ? Non?..... ce serait trop cruel!

«LUDWIC [LUDWIG] VAN BEETHOVEN.»

Nous venons de faire connaître l'homme. Dans un prochain article, nous ferons connaître l'artiste en rendant compte de ses *Etudes* et en comparant ses théories avec le système qu'il a suivi dans ses compositions.

LA QUOTIDIENNE, 26 novembre 1833, pp. 1-2.

Journal Title: LA QUOTIDIENNE
Journal Subtitle: None
Day of Week: mardi
Calendar Date: 24 AVRIL 1833
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 328
Pagination: 1 à 2
Title of Article: ART MUSICAL.
Subtitle of Article: ÉTUDES DE BEETHOVEN, *traduites de l'allemand par Mme Fétis.*
Signature: J. D'O.....
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: None